

Pages valaisannes

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **12 (1984)**

Heft 46

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pages valaisannes

LES PATOIS

(tiré de l'almanach 1904)

Les patois ne sont pas comme on pourrait le croire, les fils illégitimes et dégénérés du français. Ce sont ses frères, des frères moins bien doués peut-être, à coup sûr moins favorisés de la fortune; ils font moins grande figure dans le monde, mais leur noblesse, peut-être moins chargée de gloire, n'est ni moins ancienne, ni moins authentique. Ils sont comme le français, à la même période historique, issus du latin. La preuve en est dans ces mots expressifs et tout pleins encore de l'originelle saveur, leur patrimoine exclusif legs indiscutable de la basse latinité, dont le français possède ni le doublet, ni l'équivalent. Plus étroitement confinés dans leur minuscule domaine ils n'ont pas eu comme la langue maîtresse, l'infinie publicité du livre, ils n'ont pas subi la contagion de l'étranger, ils n'ont pas dû s'enrichir de mille termes nouveaux répondant à des états d'âmes plus complexes, à des progrès de l'art ou de la science : ils se sont gardés purs de tous mélanges et nets de tout appareil pédantesque. Ils sont donc bien nommés, puisque patois vient de la même racine que patrie et qu'ils sont proprement le parler paternel, le langage des aïeux.

Les patois, comme tout ce qui a vie sur notre planète ont mûri, vieilli, rajeuni, vécu enfin, mais comme les races robustes et naïves dont ils rendent la pensée, ils sont restés simples et vigoureux expressifs, et pittoresques; ils sont le parler idéal que souhaitait le poète, sachant tout dire sans effort, ni pruderie.

Ce n'est donc pas commettre un crime de lèse-littérature que d'écrire en patois et l'imprimerie ne déroge pas en perpétuant les productions d'un écrivain de campagne. Au contraire, les idiomes rustiques ont un charme que le français trop civilisé ne connaît plus. Gracieux et simples comme nos costumes nationaux de toile rugueuse et de bure grossière, ils sont le vêtement qui née à la pensée naïve : ils ne la déforment point, mais au contraire en accusent tous les contours et en laissent transparaître toutes les finesses.

Ecrivez donc en patois, vous qui êtes assez heureux pour n'avoir pas oublié à l'école le parler succulent de nos ancêtres. Car bien des amateurs du bon vieux temps, bien des patriotes à leur façon, bien des gens qui ont conservé le culte du pittoresque, de tout ce qui a du caractère regrettent avec nous que ce bon vieux langage de nos pères soit peu à peu refoulé par un français qui est loin de valoir mieux. Grâce à Dieu, il n'a pas encore disparu de nos belles campagnes et de nos alpestres vallées avec lesquelles ils s'harmonise si bien, mais on lui fait la guerre, hélas !

Ecoutons à ce propos, les judicieuses observations que présentait il y a une vingtaine d'années peut-être, l'un de nos meilleurs littérateurs de la Suisse romande : M. Eugène Rambert :

La mort de notre patois et des autres aussi, est une de ces fatalités brutales contre lesquelles on se sent impuissant, mais qu'on ne subit pas sans protester. "La belle utilité vraiment ! C'est une langue charmante que cette langue qu'on tue, elle a la grâce, pittoresque et naïve, elle de la concision et du trait, elle se prête admirablement à ce à quoi elle sert, c'est-à-dire à la conversation familière entre gens du même village, entre commères et corifières qui se saluent en allant aux champs ou jasant en se retrouvant le soir au "coterd". Et que de souvenirs s'y rattachent pour quiconque a passé à la campagne toute une partie de sa jeunesse ! Le patois, mais c'est la langue même du pays, son image; nos meilleures chansons nationales ne sont-elles pas si l'on veut, dans nos fêtes toucher la fibre populaire ! Et à l'étranger, quelques mots de patois, entendus par hasard, ne font-ils pas sur nous le même effet que la mélodie du "Ranz des vaches" ? n'arrachent-ils pas au plus insensible des larmes d'attendrissement ? Le patois meurt victime de ce qu'on appelle la civilisation du cosmopolitisme, de la nécessité d'être comme tout le monde ait présent que le monde est partout. Le gros et vilain char du progrès l'écrase sous les grosses et vilaines roues qui ont déjà écrasé tant de choses".

En terminant notre plaidoyer en faveur du patois, espérons qu'il se passera bien du temps encore avant qu'il disparaisse, si tant est qu'un jour sa fin doive sonner. Honni soit qui mal y pense ! nous formons pour sa conservation le vœu le plus ardent et le plus sincère qui puisse partir du cœur d'un Valaisan à l'étranger.

LE RESSE CH'EMMODE. (Patouë dè Löc)

Yo vouéc, ché, vo connta ön ichtouéré arrèvâyé à Méssiöng èn Anniviè èn millé nou cèn è vén (1920) à la famélhé dè Pirro Zènö, Tsöja qué v'aré dè pèg-na à crirè è portann vèré à cèn-por-cèn Chté tsöja lé chè pachâyé à la féing dö fourteing. In hléc momang lè béhiè lè chirann öngcor arressiéyé, fahli lè governa è lè j—aberra ö bö, l'èvoué à quaquè mètré dè lé; Fahli commè vo lo châdè la porta avoué la mèhra ö lo chilong è ché v'aï öna troppa dè béhiè vo fâ comprèndrè lo travahl qué chèn donnavè.

Lè vatsè chè trovavonn adonn à la Berta à diè mènöctè damonn lo vélazo dè Méssiön è Fègné la prömièré dè mijong l'iyè la tsarzé dè céing-à-chich j'armahlè cheing connta lè mozong è lè vé. Lé pöpö-navè chè béhiè commè d'infann, fä crirè qué lè chirann féing-nè grachè.

To pèr öng bé zor, nöhra Fègméprobablhamenin rètar po governa lo monndo yèn tappa à châ pörta li dèré qué chè vatsè lè vénionn bâ lo long dö torrèn avoué tsèg-nè è rèssé ö tor dö cö. Lè j-âyonn bétcha la pörta è lè chè chonn èmmodéyé commè ché to chèn föchè normal.

Dèré-mè lè Bonn-Diö la pâ mettöc cha mang, tô lo monndo rèchta-vonn rèbôyö qué l'ochè pa aöc dè malhör, chè déjièvonnn qué l'ia connta fèrè öng papi avoué hléc damonn po pâ dèré avoué hléc dèjot.

LA CRECHE SE PROMENE

Je veux ici, vous conter une histoire arrivée à Mission dans le Val d'Anniviers, chose que vous aurez de la peine à croire et pourtant 100 % authentique.

Cette chose s'est passée à la fin du Carême alors que le bétail était encore gouverné à l'écurie, il fallait affourager et abreuver à l'écurie, l'eau n'étant qu'à quelques mètres; comme vous le savez elle se porte avec la mestre ou le seillon et si vous avez cinq-à-six bêtes, calculez le travail que cela donne.

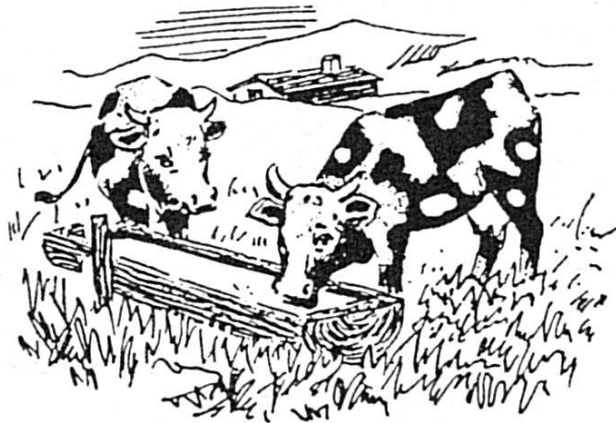
Le bétail se trouvait alors à la Berta à 10 minutes au-dessus du village et Euphémie, l'ainée de la maison avait la charge de les soigner, génisses et veaux compris. Elle pouponnait ses bêtes comme des enfants, il faut croire qu'elles étaient fines grasses.

Un beau jour, notre Euphémie probablement en retard pour gouverner, les gens sont venus frapper à sa porte lui dire que

ses vaches descendaient le long du torrent avec chaînes et crêches pendues autour du cou. Elles avaient poussé la porte par terre et s'en allaient comme si tout cela était normal.

Dites-moi si le Bon Dieu n'a pas mis sa main; tout le monde était étonné de n'avoir pas eu de malheur et se disait qu'elle avait dû faire un pacte avec Celui d'en haut pour ne pas dire avec celui d'en bas.

Armin Pont, Sierre



TU ME DIRAS MENTEUR !

Deux vieux paysans boivent un verre à la cave. Comme la porte donne sur la rue et qu'elle est un peu entre-ouverte, un passant indiscret écoute leur conversation.

Les deux hommes parlent de leur longue vie faite de labeur, de fatigues, de soucis et aussi parfois de chagrins. L'un conclut en disant : — C'est vrai, nous avons beaucoup souffert pendant notre existence mais nous aurons la récompense dans l'au-delà.

Pessimiste, l'autre répond :

— Eh bien ! moi je te dis que celui qui a été misérable en ce monde sera encore misérable en l'autre et tu me diras menteur !

TE ME DERI MINTEU !

Dou vioeü paiĵan bêyon on vière, a la câve. Quemin la porte bâye chu la roua ê que lê moué uverte, yon que pâche attioeüte leu converchsa-chon.

Li dou j'homouë prêdzon dê leu londze via fite dê travau, dê lagne, dê chouchi ê achebin dê chagreïn.

Pouò n'in fouërnî yon dit :

— I l'ê vêré, n'in bien chefepindin noutra via mi no j'ârin la recompînche dê l'âtre bié.

Pou confiant, l'âtre yaï repond :

— E beïn ! yê tê diê que ché que l'ê étâu marnau in cheïn monde charé oncouò marnau in l'âtre ê te mê deri minteu !

Abel Carron